Document généré le 25 avr. 2024 11:25

Jeu
Revue de théâtre

Barbara, Angèle et Jacqueline

Solange Lévesque

Numéro 75, 1995

URI : https://id.erudit.org/iderudit/28037ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lévesque, S. (1995). Barbara, Angèle et Jacqueline. *Jeu*, (75), 142–145.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Solange Lévesque

Barbara, Angèle et Jacqueline

Ils nous appartiennent (dessin humoristique de Widhopff, *Dictionnaire des illustrateurs, 1800-1914* de Marcus Osterwalder, Paris, Hubschmid & Bouret, 1983, p. 1125).

Il arrive que le texte d'un personnage dramatique se construise directement à partir de témoignages livrés par des « personnes réelles ». Dans sa critique de la première production d'*Inventaires*, Hélène Richard[1] fait allusion à Marthe Mercure, auteure et metteure en scène, qui avait admirablement orchestré des paroles de quatre femmes ayant vécu l'expérience de ces enfants orphelins internés dans des asiles psychiatriques, sans pour autant être malades, et qu'on a appelés depuis « les enfants de Duplessis ». Elle les avait rencontrées, interviewées et, à partir du matériel brut qui avait résulté de ces entrevues enregistrées, elle avait écrit *Tu faisais comme un appel*[2].

Philippe Minyana a suivi un chemin similaire ; pour élaborer ses *Inventaires*, il a recueilli les confidences de trois femmes de la région parisienne et s'en est inspiré pour en faire un savant montage. Je dis montage parce que la pièce constitue une sorte de triptyque formé de trois scénarios de vie qui s'entrelacent pour se fondre en un vaste tableau de la vie des femmes françaises de la classe moyenne, après la Seconde Guerre mondiale.

Cette œuvre audacieuse de Minyana met donc en scène trois femmes d'âge qu'on dit « mûr ». En dépit de toutes les adversités auxquelles elles ont du faire face, elles ont conservé leur ardeur et leur sensualité, et sont animées du désir et du besoin de faire le récit de leur vie, comme si ce récit allait lui donner un sens, ou du moins un sens supplémentaire. Ces confidences seront livrées selon la personnalité respective de chaque narratrice et révèleront les souvenirs, les misères, les petites stratégies, la capacité d'interpréter la vie pour qu'elle demeure supportable, en dépit des humiliations, des pertes et des blessures.

Ces femmes sont demeurées extraordinairement jeunes et vivantes, traversant la Seconde Guerre et surmontant tous les opprobres auxquels elles ont été exposées depuis leur venue au monde. Petit à petit, d'histoire en anecdote et de confidence en secret,

1. Voir *Jeu* 61, 1991.4, p. 171-174.
2. Voir la critique de ce spectacle, également d'Hélène Richard, dans *Jeu* 60, 1991.3, p. 140-143.

elles finissent par nous « conter leur vie », comme le dit l'expression populaire ; des vies de femmes ordinaires, mais qui prennent, ainsi cernées par la parole, une dimension beaucoup plus large. À trois, elles dressent un tableau aigu et poignant de la condition des femmes qui ont été jeunes pendant les années trente et quarante, et qui sont maintenant aux prises avec le vieillissement, la solitude, la gêne financière.

Elles sont trois amies et n'ont désormais pour se défendre que l'objet fétiche qu'elles ont sauvé de tous les naufrages, et leur bagage de souvenirs, sur la toile de fond de cette urgence de dire, de raconter, pour se délivrer un peu du poids des souvenirs et pour mettre en ordre, au moins dans les mots, ce qui serait autrement perdu à jamais dans le fouillis de tout ce qui s'affadit jusqu'à disparaître avec le temps. Elles font, littéralement, l'*inventaire* de ce qui reste. Parfois une amorce de cri pointe, un rire s'échappe, un geste un peu trop étudié trahit la fêlure entre l'être et le paraître.

Il ne s'agit donc pas d'une pièce à intrigue ou à dialogues. On sait combien les monologues et les récits sont périlleux au théâtre ; le défi de les muer en pièce requiert une grande maîtrise de la part de l'auteur, et le charisme de grands acteurs et actrices.

Il y a quelque chose de singulier dans cette distribution : chacune des trois comédiennes possède une solide expérience de scène et un génie du genre comique ; Suzanne Champagne a marqué, entre autres, les *Fridolinades*, mises en scène par Denise Filiatrault ; Diane Lavallée incarne depuis 1993 l'inénarrable Thérèse du téléroman *la Petite Vie*, après avoir joué dans plusieurs comédies. Quant à Sophie Faucher, elle peut passer de la Mara de Claudel à la Marie Stuart de Schiller, à la fougueuse séductrice de *Ding et Dong, le film* ; on l'a vue briller dans Pirandello, dans Anouilh ;

Barbara avec sa lampe sur pied (Sophie Faucher), Jacqueline avec sa bassine émaillée (Diane Lavallée) et Angèle dans sa « robe 1954 » (Suzanne Champagne). Photo : André Panneton (CAPIC).

comme ses deux collègues, elle peut aussi nous faire crever de rire dans des boulevards et des vaudevilles. Mais dans ce cas-ci, la metteure en scène Louise Laprade demande aux trois comédiennes de faire appel à un tout autre aspect de leur talent et de leur sensibilité ; sur le registre de la confidence et de la narration, les personnages qu'elles incarnent livrent en solo des anecdotes, des épisodes de leur vie qui ont résisté à l'oubli parce qu'ils ont été importants pour elles, en prenant souvent appui sur le prétexte de l'objet fétiche qu'elles gardent avec elles tout au long de la pièce : Jacqueline serre contre elle une bassine émaillée, Barbara ne se sépare pas d'une lampe sur pied, et Angèle porte une robe démodée, *la robe* d'un bal, imprégnée d'un souvenir d'amour.

Jacqueline, Barbara et Angèle entrent, l'air timide, l'air de chercher quelque chose, et puis peu à peu, quand elles trouvent une oreille attentive chez le public, elles rompent le silence chacune leur tour, comme trois jeunes filles un peu mal à l'aise de se retrouver seules dans une salle de bal désertée.

Le plateau dépouillé sur lequel elles évoluent est tout en largeur ; côté jardin se trouve un musicien, qui de temps à autre accompagne la scène d'un petit air de musique, piano ou accordéon. Sa présence se révèle aussi efficace que discrète. Quelques tables de bistrot, c'est tout, cela suffit.

Photo : André Panneton (CAPIC).

Cela suffit pour que nous entrions dans la vie de chacune, que les anecdotes qu'elles nous racontent, dans le contexte des récits et à cause du pouvoir des comédiennes et de la mise en scène, nous apparaissent formidablement captivantes et finissent par acquérir une dimension beaucoup plus large, à la mesure de l'élan qui propulse chaque vie humaine dans l'enfance et la jeunesse, et de l'échec subjectif qui en marque nécessairement l'âge adulte. La pièce peut aussi receler, de surcroît, l'intérêt d'un document sociologique, mais je ne m'y arrêterai pas ici ; Hélène Richard a déjà analysé ce point.

Si le défi était de taille pour l'auteur, il n'était pas moins grand pour la metteure en scène Louise Laprade ; elle l'a relevé avec force et originalité, appuyée dans son travail par Sophie Faucher, Diane Lavallée et Suzanne Champagne, qui ont mis leur polyvalence et leur personnalité passionnée au service de cette œuvre avec une réserve, une discrétion et une délicatesse qui faisaient vraiment *entendre* ce texte, tout en nuances et en sous-entendus. ◆

[...] urgence de dire, de raconter, pour se délivrer un peu du poids des souvenirs et pour mettre en ordre, au moins dans les mots, ce qui serait autrement perdu à jamais dans le fouillis de tout ce qui s'affadit jusqu'à disparaître avec le temps.